

Il est pour toutes les sociétés des époques de crise et de transition, des moments d'incertitude et de danger.

Une nation vit pendant un certain temps des dévouements et des grandes vertus qui ont présidé à son origine; l'aurore qui couvre son berceau illumine plusieurs générations, et le sang de ses fondateurs, encore humide sur le sol qu'ils ont illustré, parle aux cœurs, agit sur les âmes.

Le bien-être et la prospérité manquent rarement à une jeune nation; la terre sur laquelle elle a planté sa tente satisfait pleinement à ses besoins et à ses désirs.

Ce sont là les deux principales causes du bonheur et de la tranquillité qui signalent les premiers temps de l'existence d'un peuple.

Plus tard viennent avec l'oubli du passé et les besoins du présent les époques de décadence morale et matérielle, et c'est alors que le patriotisme et l'intelligence sont nécessaires au salut et à la conservation d'un peuple.

La société Canadienne-française a une origine et un passé magnifiques. La gloire ne lui a pas manqué à l'ombre du drapeau de la France, et elle a conservé pendant longtemps les nobles sentiments et les glorieuses traditions de ses généreux fondateurs. Etablie par des missionnaires et des soldats elle puisait dans le souvenir de leurs héroïques actions la force et l'énergie qui font les grandes nations.

De plus elle avait ce qui, sur ce continent, vaut mieux que la gloire, elle était riche; un sol fertile et immense lui offrait des ressources inépuisables; pendant près d'un siècle elle a vécu dans la prospérité.

Notre jeune société est-elle ce qu'elle était et a-t-elle réalisé surtout ce qu'elle promettait?

Peut-on affirmer que nous sommes sur ce continent, comme autrefois, les représentants de ces sentiments chevaleresques et de ces traditions d'honneur, dont la France se glorifie, que la religion et la probité sont aussi fermes et vivaces dans nos cœurs que dans ceux de nos pères?

Où sont-ils ces hommes au caractère si franc et si indépendant, héritiers de la noble fierté et de l'esprit chevaleresque du vieux gentilhomme français.

N'est-il pas vrai qu'il y a dans toutes les âmes une apathie et une indifférence éminemment fatales aux intérêts les plus sacrés du pays.

Il y a certes encore du patriotisme et des sentiments nobles au sein de notre société, il y a de belles intelligences et de nobles caractères; mais il est évident que le niveau moral de notre population a baissé depuis quelques années et qu'il se manifeste dans les diverses classes qui la composent des éléments de décadence, des symptômes de dépression, des apparences d'amoindrissement.

Nous avons au commencement de cet article, exprimé implicitement la pensée que l'état moral d'un pays subissait l'influence de sa situation financière: c'est une vérité incontestable. Le corps réagit constamment sur l'âme et lui communique ses affections et ses souffrances; ainsi l'ordre matériel exerce sur les facultés morales d'une société une influence heureuse ou fatale.

Un peuple ne vit pas que de sentiments, de souvenirs et de gloire; il lui faut du pain, et ce pain il ne peut le gagner qu'à la sueur de son front. Ainsi Dieu l'a voulu dans ses décrets éternels, et depuis six mille ans l'homme obéit à cette loi immuable, exécute cette terrible sentence. Vivre est donc le principal but de ses efforts, le point de concentration de ses tendances et de ses facultés.

Dans ce siècle surtout de positivisme et de matérialisme, le bien-être et la prospérité sont des éléments nécessaires du bonheur et de la conservation d'un peuple. La patrie est le pays où l'on vit, le gouvernement le plus populaire et le plus légitime est celui qui donne aux peuples la plus grande somme de bien-être et de jouissances.

L'Amérique offre une éclatante démonstration de cette vérité. Pourquoi ce courant magnétique qui pousse vers ses rivages heureux les peuples de l'Europe? Pourquoi cette considérable expatriation des enfants de la France et de l'Angleterre si enthousiastes de la grandeur de leur patrie et des immortels souvenirs de leur histoire?

Est-ce l'attrait des institutions républicaines qui attire ces flots d'immigration? Non, c'est le mirage séduisant de la fortune et de la prospérité matérielle, c'est le travail que l'industrie offre à des millions de bras. L'Europe épuisée par le travail de plusieurs siècles ne suffit plus aux besoins de sa population, à l'énergie et à l'activité des nations qui l'habitent. Elle déverse dans un autre monde un excédant de forces et de besoins qu'elle ne peut plus satisfaire.

Pour nous, quels que soient les souvenirs glorieux de notre histoire et la noblesse de notre origine, nous n'en resterons pas moins en arrière des populations qui nous entourent, si nous ne tournons pas nos facultés et nos capitaux vers le développement de nos ressources matérielles. Il est glorieux d'avoir des champs de bataille qui s'appellent Carillon, Chateauguay ou les plaines d'Abraham, mais encore faut-il ne pas y mourir de faim. L'esprit

de tradition est louable, quant il sait se concilier avec les exigences et les besoins du temps et qu'il n'est pas un obstacle au progrès d'une nation et au perfectionnement continu de l'humanité voulu par Dieu. D'ailleurs ce n'est pas en restant pauvres que nous conserverons mieux notre foi et les vertus de nos pères et que nous consoliderons notre existence nationale. Au contraire, la pauvreté nous détruira en nous faisant les humbles serveurs des populations énergiques au milieu desquelles nous vivons et en nous ôtant les moyens de faire respecter notre héritage national. On attribuera à notre origine et à notre foi notre infériorité et on regardera comme des éléments de faiblesse, ce qui fait à juste titre notre gloire et devrait être notre force. La foi n'exclut pas l'esprit d'entreprise, au contraire il est dans l'ordre de la Providence que l'homme cherche constamment à améliorer sa position et à acquérir les moyens de faire du bien à ses semblables et de créer une position honorable à sa famille, à ses descendants. C'est par cette noble ambition que s'opèrent les destinées du monde, et il n'est ni chrétien ni raisonnable celui qui enseigne et pratique le contraire.

Il s'opère en ce moment au sein de notre population un mouvement considérable pour entraîner l'opinion publique dans une voie plus favorable à notre avenir; nous nous proposons de prendre part à ce mouvement, de l'activer dans la mesure de nos forces et d'indiquer même quelques moyens d'améliorer et de changer une situation qui devient déplorable.

L. O. DAVID.

Les Canadiens des Etats-Unis, auxquels nous envoyons le premier numéro de *L'Opinion Publique*, voudront bien nous faire parvenir immédiatement le montant de leur abonnement pour six ou douze mois, s'ils veulent recevoir les numéros suivants.

Nous espérons que nos compatriotes absents encourageront cette nouvelle entreprise canadienne. Comme nous n'en connaissons qu'un très petit nombre, auxquels nous adressons notre journal, nous comptons sur le patriotisme et la libéralité de quelques uns d'entre eux pour répandre *L'Opinion Publique* dans leurs localités respectives. Le prix de l'abonnement pour les Etats-Unis est de \$3.00 par année.

Les exercices du Jubilé et de la retraite préparatoire à la fête de Noël, à Montréal, ont été remarquables par l'affluence de la population catholique dans les églises et par l'éloquence des prédicateurs. Les fidèles, chaque soir, étaient dans l'embarras du choix: à l'évêché, Mgr. Bértha! à l'église paroissiale, le Rev. Père Leneuf! et à St. Jacques, M. Colin! Il y avait de quoi satisfaire les goûts les plus délicats.

Les RR. PP. Jésuites et Oblats n'ont pas montré moins de zèle et obtenu moins de succès. Le père Leneuf que nous avons eu le plaisir d'entendre plus souvent a laissé des traces profondes dans le souvenir de la population de Montréal. Ses prédications se distinguaient par une heureuse alliance de la science et du sentiment. Le Séminaire de St. Sulpice depuis quelques années se fait un devoir d'illustrer la chaire de Notre Dame; et s'il nous procure l'avantage d'entendre des prédicateurs étrangers, ce n'est pas qu'il en manque maintenant.

ENTRÉE DES VOLONTAIRES CANADIENS A CIVITAVECCHIA.

Le 20 octobre, 130 Canadiens, engagés volontaires aux zouaves pontificaux, sont arrivés à Civita-Vecchia.

Couffés d'un kepi à galon d'or, chaussés de gros souliers et de bas brun-rouge emboitant un pantalon étroit, ces Français du Nouveau-Monde n'ont rien de la roideur américaine, ils conservent le maintien dégagé, la physionomie ouverte et la désinvolture originaire. Nul doute qu'ils ne soient aptes à enlever une position ou à repousser un coup de mains avec la furie, le vieil entraînement gaulois.

Mais ils sont bien jeunes? Si quelques têtes barbues ne dominaient les rangs, on les prendrait pour des lycéens en voyage. Ces enfants supporteraient-ils les fatigues d'une véritable guerre?

Quoi qu'il en soit, à part les opinions diverses que soulève la question romaine, saluons cette vaillante jeunesse! Respect et honneur à toute conviction sincère qui, aux heures pénibles, s'affirme par le dévouement.

Le Monde Illustré.

LA HALLE AUX JOURNAUX, A PARIS.

Bien des habitués de Paris seraient en peine de trouver ce lieu, cependant si fourmillant de vie à certaines heures du jour. Notre gravure représente les marchands en gros distribuant leurs friandises aux gamins. Ce dépôt central des journaux de Paris se trouve Rue du Croissant, près des bureaux de la *Patrie*, du *Siccle*, de la *Presse*, &c. Trouvé, le fondateur de cette industrie, s'y ruina, mais ses successeurs y font fortune. Le nom de Halle aux Journaux s'étend au voisinage entier, car plusieurs maisons s'y font concurrence. Depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sauf trois heures sur le haut du jour, la clameur y va en croissant à mesure que les journaux font successivement irruption sur la scène. Le *Siccle* ouvre le bal, et la *Patrie*, le *Peuple*, &c., se présentent à la dernière heure.

BILAN DE L'ANNÉE.

Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux une courte analyse des principaux événements de l'année. Ils sont peu nombreux, mais importants en féconds résultats.

En Canada, les auteurs de la Confédération ont vu avec plaisir leur œuvre se compléter, ou du moins avancer considérablement par la pacification de la Nouvelle-Ecosse et sa soumission au nouvel état de chose, l'acquisition du Nord-Ouest et le progrès dans le sens fédéral fait par Terre-Neuve, l'Isle du Prince Edouard et la Colombie Anglaise.

L'Hon. Jos. Howe, l'ancien chef des Repealers, a, par son entrée dans le cabinet fédéral, en quelque sorte mis le sceau aux bonnes dispositions de la Nouvelle-Ecosse pour l'avenir.

Du côté de la Terre de Rupert, les choses n'ont pas un aussi bon aspect. Le Lieutenant-Gouverneur McDougall et son gouvernement provisoire sont mal reçus, ou plutôt ne sont pas du tout reçus. Les *métis*, conduits par Riel, jeune Canadien-Français, à qui tout le monde reconnaît un grand talent et de belles facultés oratoires, forment un corps considérable d'insurgés qui s'opposent, les armes à la main, à l'entrée des nouvelles autorités sur le territoire. Quelle est la cause de ce soulèvement? Proviend-il de dispositions décidément hostiles au gouvernement fédéral? ou de préjugés habilement répandus parmi ces populations contre l'Hon. M. McDougall par suite de son insuccès dans les Isles Manitoulines? ou enfin de griefs fondés contre quelques agents canadiens auparavant envoyés dans le pays et dont l'indiscrétion, le défaut d'expérience ou la dureté, ont inspiré aux rebelles des craintes pour leurs droits?—Les renseignements nous manquent sur les causes exactes de cette rébellion. Le mauvais vouloir de la Compagnie de la Baie d'Hudson y est peut-être pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit, les dernières nouvelles sont graves, et tout fait présager une prise d'armes générale. On annonce même comme certain le retour de M. McDougall et de sa suite.

Les Etats-Unis sont sérieusement à l'œuvre pour payer l'énorme dette que leur a laissée leur dernière guerre civile. Grant paraît vouloir justifier son axiome—*let us have peace*—et réussit à faire rentrer à peu près tous les ci-devant Etats rebelles. Les finances de la République pour l'année courante se sont soldées par un excédant d'une cinquantaine de millions, appliqué à réduire la dette d'autant.

Les réformes introduites dans la constitution française ont surpris beaucoup l'opinion publique, même en France. L'esprit de la domination est si bien dans la nature de l'orgueil humain que l'on ne pouvait croire que Napoléon III, après avoir régné despotiquement pendant 17 ans, abdiquerait en quelque sorte son pouvoir personnel pour substituer à l'empire absolu un système constitutionnel qui se rapproche beaucoup de la forme anglaise. Ce n'est pas encore le gouvernement représentatif proprement dit, avec toutes les responsabilités ministérielles, avec toutes les garanties résultant de la pondération des pouvoirs, tel qu'on le pratique en Angleterre et ici. Mais c'est déjà un pas immense, un changement radical, qui contient en essence, en germe, tout ce qu'il faut pour obtenir tout ce qui lui manque encore afin de satisfaire les partisans du gouvernement constitutionnel. Nous n'avons qu'un souhait à formuler, c'est que l'élément révolutionnaire et socialiste, qui, grâce à l'octroi des nouvelles libertés, a depuis quelque temps, pris un ton si agressif, une position si menaçante, ne gâte pas de si beaux commencements et ne finisse pas par épouvanter par ses violences et décourager par ses succès ceux qui prétendent que notre grande et belle France est capable et digne de se gouverner.

En Angleterre, le cabinet Disraeli a sombré sur la question de l'Eglise d'Irlande. Il faut avouer que le ministre Gladstone, qui lui a succédé, sous le prétexte de pacifier l'Ile Soeur, n'a guère été plus heureux que son prédécesseur. L'insurrection féniennne, détestable et malheureuse à tous les points de vue, a été étouffée, mais n'est pas encore éteinte; de regrettables désordres, des meurtres atroces viennent de temps à autre épouvanter le gouvernement et le peuple anglais et leur prouver qu'il existe encore des haines profondes, des restes de combustion ardente sur lesquels il suffirait de jeter une seule étincelle pour en faire un vaste incendie. Toutefois, l'histoire n'en réservera pas moins une grande et glorieuse place dans ses annales à M. Gladstone pour sa loi du *disestablishment* et ses efforts pour le règlement de la question agraire. Tous les historiens, tous les orateurs ont flétri cette inique plaie qui avait le nom curieux d'Eglise Etablie d'Irlande, dont la description peut se faire en très peu de mots: un clergé anglican, vivant en partie en dehors de l'Irlande, possédait à peu près huit millions de louis sterling de propriétés volées aux catholiques d'Irlande dans les premiers temps de la Réforme, tandis que les cinq sixièmes de la population, catholiques, étaient obligés non-seulement de supporter leur clergé, mais encore, malgré leur extrême indigence, d'aider au soutien des révérends protestants, dont les revenus se dépensaient en Angleterre ou sur le continent. La mesure de Gladstone va avoir pour effet de remédier en partie à ces maux dont les Irlandais se plaignaient vainement depuis des siècles. Nous nous proposons de parler plus tard en détail de cette question, de même que de faire connaître les divers projets dont s'occupe l'opinion en Angleterre sur les rapports entre propriétaire et fermier en Irlande.